



44^e édition

LUCIA CALAMARO

L'Origine del mondo.

Ritratto di un interno

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

PRESSE

L'Italie à Paris – 18 août

Les Inrockuptibles Supplément Festival d'automne – 2 septembre

Le JDD.fr – 16 septembre

L'Italie à Paris – 25 septembre

La Terrasse – octobre

Les Inrockuptibles.fr – 20 octobre

Hottello – 21 octobre

Toute la culture – 21 octobre

Un Fauteuil pour l'orchestre – 23 octobre

I/O – 29 octobre

L'Italie à Paris – 18 août 2015

ARCHIVES THÉÂTRE

Publié le mardi, 18 août 2015 à 17h13

Automne italien à la Colline



Par Stefano Palombari

La Colline, théâtre national du 20ème arrondissement de Paris, a régulièrement présenté des auteurs italiens. Des classiques, bien évidemment, comme Pier Paolo Pasolini et Luigi Pirandello (*Se trouver, Six*

Personnages en quête d'auteur) mais également des auteurs contemporains tels que Fausto Paravidino, Daniele Timpano, Daria Deflorian, Antonio Tarantino.

La rentrée s'annonce particulièrement riche pour les passionnés de théâtre italien car La Colline ouvre sa saison 2015/2015 sous le signe de la Péninsule. Au programme tout d'abord *Les Géants de la montagne*, dernier chef d'œuvre de Luigi Pirandello, mis en scène par Stéphane Braunschweig (du 2 septembre 2015 au 16 octobre 2015).

Ensuite, le théâtre présentera trois pièces plus récentes, en langue italienne surtitrée en français : *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis, du 18 au 27 septembre 2015) et *Reality* (du 30 septembre au 11 octobre 2015) de Antonio Tagliarini et Daria Deflorian, *L'Origine del mondo. Ritratto di un interno* (L'Origine du monde. Portrait d'un intérieur - du 20 au 24 octobre 2015) de Lucia Calamaro.

L'Italie à Paris est partenaire de ce cycle italien, ce qui permettra à nos internautes de bénéficier d'un tarif préférentiel.

> Pour plus d'infos sur les pièces, les rencontres et les autres événements organisés dans le cadre de Automne italien à la Colline

Informations pratiques

- La Colline Théâtre national
- 15 rue Malte Brun - 75020 Paris. Tél. 01 44 62 52 52
- Du 2 septembre 2015 au 24 octobre 2015
- Tarif préférentiel pour nos internautes, deux possibilités : 1. **Tarif unitaire** à 20 € la place (au lieu de 29 €). 2. **Abonnement** 3 ou 4 spectacles : 12 €/la place ou 9 € pour les moins de trente ans et demandeurs d'emploi, soit 36 €/abonnement 3 spectacles ou 27 € en tarif réduit et 48 €/abonnement 4 spectacles et 36€ en tarif réduit. Réservation au 01 44 62 52 52 en précisant le code "Italie à Paris"



Les Inrockuptibles – Supplément Festival d'Automne à Paris

théâtre

Être ou mal-être

A travers la lignée de trois femmes, **Lucia Calamaro** nous plonge dans une magnifique épopée de l'intime et du vide existentiel qui un jour habite l'Homme.

C'est "la chose la plus terrible du monde", la solitude. Dans la lumière pâle d'un frigo entrouvert, le visage d'une femme s'éclaire. *L'Origine du monde. Portrait d'un intérieur* de Lucia Calamaro tient à cela : la qualité de l'éclairage que l'on apporte aux choses de la vie. Elles sont trois femmes dans un intérieur presque vide à l'électroménager très présent. Daria est entre deux âges, entre deux femmes, sa mère et sa fille. Elle est dépressive, elle souffre d'elle-même et de la solitude. Elle s'enferme dans son intérieur. En trois parties, *Femme mélancolique au frigo*, *Certains dimanches en pyjama* et *Le Silence*

de l'analyste, le spectacle mis en scène par son auteur est une magnifique épopée dans les plis de la vie intime.

Fille de diplomate, Lucia Calamaro passe son adolescence à Montevideo où elle découvre le théâtre "par hasard et par amour". "De 14 à 16 ans, j'avais le béguin pour le professeur de lettres qui animait la chorale du lycée français de Montevideo mais, à 16 ans, je suis tombée amoureuse du prof de théâtre. Evidemment, petite, je voulais devenir danseuse et écrivain, les deux en même temps. On ne m'a jamais inscrite à la danse mais je lisais. De toute mon enfance, je ne suis presque jamais sortie de chez moi. Je m'occupais de ma mère qui n'allait pas très bien et je lisais. Il m'a

fallu du temps avant que je fasse le lien entre la scène et les mots, entre le théâtre et l'écriture. Un jour, une amie française, Virginie Larre, historienne d'art, meurt... Belle. Jeune. Morte. Un cancer. Insupportable. Je me suis dit que je ne pouvais pas la laisser partir. Je voulais qu'elle revienne. J'ai écrit une pièce sur elle et monté un spectacle pour elle. Un requiem. Celui qui m'a fait connaître en Italie : Tumore, uno spettacolo desolato."

Lucia Calamaro commence à 16 ans la pratique de la scène avec la troupe expérimentale uruguayenne Teatro Uno. Licenciée de la Sorbonne en Arts et Esthétique, elle fréquente pendant son séjour parisien divers laboratoires

expérimentaux influencés par le travail de Jerzy Grotowsky et fait un passage à l'École de Lecoq. Aujourd'hui auteur et femme de théâtre incontournable de la scène contemporaine italienne, Lucia Calamaro demeure peu connue en France.

"L'Origine du monde raconte une crise existentielle et parle d'être humain en grande difficulté avec son réel, ses affects, au bout du rouleau. Un être qui ne pense pas réussir à faire face à l'existence et qui entre en thérapie analytique grâce à laquelle il commence, petit à petit, à respirer à nouveau, pas tout à fait normalement, mais ça vit, ça recommence à vivre. Ce n'est pas un spectacle au féminin comme j'ai pu le lire ici ou là. Je crois à la psychanalyse, je crois qu'hommes et femmes, sans exception hélas, subissent dans le temps de leur existence des attaques du mal-être. C'est ce dont parle ce spectacle." **Hervé Pons**



L'Origine del mondo. Ritratto di un interno (L'Origine du monde. Portrait d'un intérieur)

texte et mise en scène de Lucia Calamaro, en italien surtitré en français, du 20 au 24 octobre à la Colline - Théâtre national Paris XX', tél. 01 44 62 52 52, www.colline.fr

Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 17 17, www.festival-automne.com

Le JDD.fr – 16 septembre 2015

Robert Lepage inaugure le Festival d'automne

Le metteur en scène québécois Robert Lepage ouvre la manifestation avec *887*, un spectacle en solo sur son histoire personnelle et celle de son pays.



🔍 Le spectacle de Robert Lepage se joue au théâtre de la Ville, à Paris. (Érick Labbé)

887? Le numéro de l'avenue Murray, à Québec, où Robert Lepage a passé son enfance et son adolescence, dans les années 60-70. C'était l'époque où le Québec prenait conscience de son identité avec la naissance du Front de libération du Québec. Planté devant la maquette de l'immeuble où vivait sa famille (saisissant spectacle de marionnettes animées derrière les fenêtres des appartements), l'auteur croise des bribes de sa mémoire personnelle et les souvenirs du mouvement identitaire québécois. La devise du Québec n'est-elle pas *Je me souviens*? Lui aussi se souvient, et comme la scène est son terrain de jeu privilégié, il l'anime et l'habite totalement.

Moments forts du Festival

L'automne du Festival dure longtemps. Débutée le 9 septembre, la 44e édition s'achèvera le 31 décembre. La programmation, riche en propositions venues du monde entier, se répartit sur une quarantaine de lieux et de sa région. Des grands-mères dansantes de la chorégraphe coréenne Eun-Me Ahn aux acteurs anversoïses de la compagnie tg STAN, l'éventail est large. En théâtre, l'Italie est à l'honneur, avec le deuxième volet du portrait consacré à Romeo Castellucci (*Œdipe der Tyrann*, *Le Metope*, *Orestie*), deux pièces de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et une de Lucia Calamaro au Théâtre de la Colline. Parmi les autres spectacles, on peut choisir, par exemple, celui de Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation*, au Centre Pompidou puis au Théâtre de la Bastille, celui d'Angélica Liddell à l'Odéon, de Rodrigo Garcia à Nanterre, de Toshiki Okada à la Maison de la Culture du Japon, ou encore *Le Méridien*, d'après Paul Celan, avec Nicolas Bouchaud au Théâtre du Rond-Point. Avis aux curieux : un rituel chamanique est présenté sur la scène du Théâtre de la Ville, le 20 septembre.

En musique, un portrait est consacré à la compositrice sud-coréenne Unsuk Chin (Maison de la Radio, Cité de la musique), sans oublier la suite la suite du portrait consacré à Luigi Nono

(*Prometeo, tragedia dell'ascolto* à la Philharmonie). Avec *OTTOF*, Bouchra Ouizguen inaugure le programme danse, au centre Pompidou. La suivront Jérôme Bel, avec *Gala*, à Nanterre, Aubervilliers, au Théâtre de Louvrais-Pontoise, Théâtre de la Ville, Louis Aragon à Tremblay en France, *1000* au Musée d'art moderne et au Louvre... Nadia Beugré, sera au TCI et au Tarmac, Trisha Brown à Chaillot... Côté performances, Hanna Schygulla et Etel Adnan se produiront dans *Entre guerre et paix* à la Maison de la Poésie, le 6 octobre.

887 **

Au théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, Paris 4e. Tél. 01.42.74.22.77.

www.theatredelaville-paris.com

Jusqu'au 17 septembre. Festival d'automne, 156 rue de Rivoli, Paris 1er. Tél.

01.53.45.17.17. www.festival-automne.com

Annie Chénieux - leJDD.fr

L'Italie à Paris – 25 septembre 2015

ARCHIVES THÉÂTRE

Publié le vendredi, 25 septembre 2015 à 10h06

L'Origine del mondo au théâtre La Colline



Par Stefano Palombari

Dans le cadre de la manifestation Automne italien à La Colline, le théâtre La Colline présente la pièce L'Origine del mondo. Ritratto di un interno de Lucia Calamaro du 20 au 24 octobre 2015. La pièce sera jouée en italien et

surtitrée en français.

L'Origine du monde est caractéristique de l'humour décapant du théâtre de Lucia Calamaro, mais aussi du partage vibrant et de la mise à nu qu'il vise.

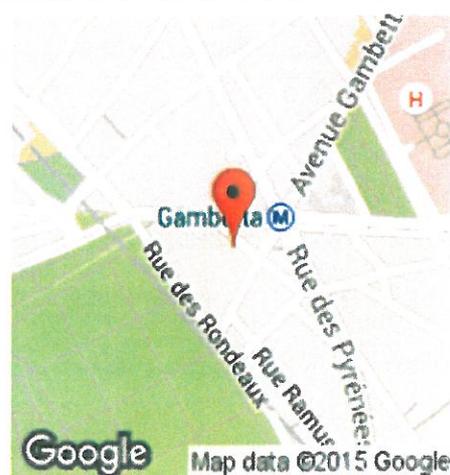
Daria est recluse chez elle en pleine dépression. Elle y soliloque sur le sens de la vie en cherchant en vain des réponses au fond de son frigo, dans les brefs non-échanges avec sa fille adolescente, et dans un dialogue imaginaire avec son thérapeute.

Entre comique de la névrose et effroi de la vacuité, cette traversée de l'intimité bourgeoise a été triplement récompensée en Italie par le prestigieux prix Ubu.

Auteure, metteuse en scène et comédienne, **Lucia Calamaro** s'impose aujourd'hui comme une figure majeure de la scène italienne. Le travail qu'elle développe depuis 2003 entre l'Italie, la France et l'Uruguay, frappe autant par la puissance de son écriture que par la radicalité de la mise en jeu des acteurs. Le cycle "L'Origine du monde", achevé en 2012, est caractéristique de l'humour décapant de son théâtre, mais aussi du partage vibrant et de la mise à nu qu'il vise.

Informations pratiques

- La Colline Théâtre national - Petit théâtre
- 15 rue Malte Brun - 75020 Paris. Tél. 01 44 62 52 52
- Du 20 au 24 octobre 2015. Le mardi à 19h30 et du mercredi au samedi à 20h
- Tarif préférentiel pour nos internautes, deux possibilités : 1. Tarif unitaire à 20 € la place (au lieu de 29 €). 2. Abonnement 3 ou 4 spectacles : 12 €/la place ou 9 € pour les moins de trente ans et demandeurs d'emploi, soit 36 €/abonnement 3 spectacles ou 27 € en tarif réduit et 48 €/abonnement 4 spectacles et 36€ en tarif réduit. Réservation au 01 44 62 52 52 en précisant le code "Italie à Paris"



La Terrasse – octobre 2015

THÉÂTRE NATIONAL DE LA COLLINE
TEXTE ET MISE EN SCÈNE **LUCIA CALAMARO**

L'ORIGINE DEL MONDO. RITRATTO DI UN INTERNO

Présenté une première fois en juin 2014, dans le cadre du festival *Face à Face*, la création de Lucia Calamaro revient aujourd'hui au Théâtre de la Colline. Une « traversée de l'intimité bourgeoise », entre « comique de la névrose et effroi de la vacuité ».



© Alessandro Carboneri

"L'Origine del mondo. Ritratto di un interno", de l'auteure et metteuse en scène italienne Lucia Calamaro.

Formée en Uruguay, en Italie et en France, Lucia Calamaro s'est imposée, en un peu plus de 10 ans, comme l'un des principaux espoirs du théâtre italien. Dans *L'Origine del mondo. Ritratto di un interno* (*L'Origine du monde. Portrait d'un intérieur*), la jeune auteure et metteuse en scène italienne explore les abîmes de l'existence et l'oppression des masques familiaux. Une femme dépressive, sa fille, sa mère, la figure de sa psychanalyste, un monde qui balance entre débordements fantasques et platitude du quotidien : les trois séquences de cette création récompensée, en 2012, par trois Prix Ubu, forment une « traversée de l'intimité bourgeoise ». Une traversée en clair-obscur, entre humour décapant et émotivité existentielle. **M. Piolat Soleymat**

* Texte à paraître chez L'Arctique Éditeur

Théâtre national de la Colline, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Grand Théâtre. Du 20 au 24 octobre 2015. Le mardi à 19h30, du mercredi au samedi à 20h. Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Spectacle en italien, surtitré en français. Tél. 01 44 62 52 52. www.colline.fr

Les Inrockuptibles.fr – 20 octobre 2015

Réservez : Spectacles à ne pas manquer

20/10/2015 | 18h19

J'aime 1 Tweeter

abonnez-vous à partir de 1€



"Duelo" n°4 d'Anna Teresa De Keersmaeker à l'Opéra de Paris (© Agathe Foupeney /Oh?)

Rubrique hebdomadaire des spectacles à ne pas manquer du 20 au 27 octobre

On retrouve à nouveau l'actrice italienne Daria Deflorian au **festival d'Automne à Paris** dans la création de Lucia Calamaro, *L'Origine del mondo – Ritrato di un interno* (du 20 au 24 octobre au **théâtre de la Colline**). Loin de Courbet, Daria se débat dans un huis clos, entre deux âges et entre deux femmes (fille et mère), et se cogne aux murs d'une réalité contraignante et suffocante. Un spectacle en trois actes, comme toute tragédie qui se respecte...



Hottello – 21 octobre 2015

oct
21

L'Origine del mondo – ritratto del mondo – (L'Origine du monde – portrait d'un intérieur) – sur-titrages Federica Martucci, texte et mise en scène Lucia Calamaro

Crédit Photo : Sante Castignani



L'Origine del mondo – ritratto del mondo – (L'Origine du monde – portrait d'un intérieur) – sur-titrages Federica Martucci, texte et mise en scène Lucia Calamaro

Festival d'Automne à Paris – Théâtre de la Colline

Pour rappel : l'expression de la méfiance morale de l'homme à l'égard de sa partenaire se vérifie de tous temps, ainsi depuis l'Europe shakespearienne d'où le mélancolique Hamlet interpelle sa mère, « *Faiblesse, ton nom est femme* », veuve consolée si vite de la mort de son époux en se remarquant avec son beau-frère. De l'autre côté de la planète encore, l'écrivain japonais Tanizaki évoque au XX^e siècle ses ancêtres orientaux qui font des valeurs sombres de l'étrangeté, de l'obscurité et de la dangerosité, l'apanage de la femme, en plongeant par contraste celle-ci dans le noir de l'ombre, « *à l'instar des objets de laque à la poudre d'or ou de nacre.* » Or, l'auteure et metteuse en scène Lucia Calamaro de *L'Origine du monde – portrait d'un intérieur*, s'inscrit en faux par rapport à ces préjugés et choisit d'exposer la femme dans lumière éclatante de la scène, se défendant de tels regards dubitatifs bien sombres et jetant au plein jour (lumières de Gianni Starapoli) les figures changeantes et scintillantes de l'éternelle d'aujourd'hui. Portrait en majesté, même si le personnage éprouve une tendance récurrente à s'allonger près de son frigo rafraîchissant, Daria (Daria Defforian), femme, mère et fille, perdue dans ses pensées, tient à ses côtés d'abord sa fille (Federica Santoro), plutôt encline à l'écoute maternelle qu'elle encourage ; ensuite, sa propre mère extravertie (Daniela Piperno), moqueuse et pragmatique, éloignée des atermoiements filiaux ; enfin, la psychanalyste énigmatique dont la patiente attend les paroles de salut. Ces femmes portent des vêtements clairs aux tons pastel – robe, manteau, pantalon, pyjama.

Dépressive, Daria se caractérise par une lassitude chronique, un découragement lancinant, de la faiblesse physique, une anxiété et une angoisse confuses. Livrée naturellement au jeu vif d'une introspection brillante et non lassée – l'observation et l'auto-analyse d'une conscience individuelle –, l'héroïne se confesse à haute voix, laissant libre cours à ses réflexions divagantes mais construites, une matière particulièrement bienvenue pour faire théâtre et passer avec panache sur la scène. La pièce de Lucia Calamaro – les révélations de Daria – évoque à bon escient, la romancière anglaise du XIX^e siècle, Charlotte Brontë citée (*Jane Eyre*) : il faut encourager les femmes qui cherchent à étendre leur champ d'action ou à s'instruire plus que leur sexe et la tradition ne le leur permettent. Elles ne doivent pas « se borner à faire des puddings, à tricoter des bas, à jouer du piano, à broder des sacs. »

Pour la création scénique de Lucia Calamaro, un frigo installé à jardin, une armoire, une machine à laver en fonctionnement, un évier de cuisine où Daria lave effectivement la vaisselle ; une chaise design, une table de bureau minuscule, un bouquet magnifique posé sur le sol, comme seul élément poétique de décoration. Sur la scène donc, un large écran de transparence dans le lointain dont la couleur lumineuse varie, selon les actes, du bleu pastel à la chaleur de l'orangé. Avec de magnifiques et rares accessoires (Marina Haas), égarés artistiquement sur le plateau immense et blanc, selon l'ordonnement de la représentation en trois parties aux titres de natures mortes picturales – *Femme mélancolique au frigo*, *Certains dimanches en pyjama*, *Le Silence de l'analyste* –, une histoire de femme se décline. À travers une figure bobo, tendance bourgeoise intello, cultivée et sensible, volontairement décalée, hors de l'efficacité vaine d'un pseudo-monde marchand. La mise en scène, comme l'écriture, manifeste la recherche d'un nouvel ordre, dévoilant un rythme autre du temps qui passe – lenteur intérieure du monologue, laboratoire de pensées patientes. Sur le plateau de théâtre s'accomplit l'avènement d'une reconnaissance existentielle, à travers l'intimité rayonnante d'un être mis à vif, troublé par ses questions – un commentaire précieux sur l'étrangeté du monde. La représentation pourrait suggérer une nature morte du peintre italien Morandi : « *Madame, je me sens comme une bouteille dans un tableau de Morandi.* »

Moroses et radieuses, ces silhouettes de théâtre frontales – formes simplifiées et archétypales d'une fresque vivante, posées sur la scène comme sur la table d'un atelier –, s'ordonnent et se côtoient avec grand soin. Esquissant une délicatesse de ton et de méditation, elles dégagent des postures poétiques que contemple le spectateur. La géométrie de l'espace s'ajuste adroitement à celle de l'introspection.

Véronique Hotte

La Colline – Théâtre national, Festival d'Automne à Paris, du 20 au 24 octobre. Tél : 01 44 62 52 52, Festival d'Automne : 01 53 45 17 17

Toute la culture – 21 octobre 2015

[Festival d'Automne] Mama mia ! "L'origine del mondo" sur le plateau de la Colline



Le Festival d'Automne s'intéresse aux mères. Et pas les plus faciles de surcroît. Lucia Calamaro met en scène une dépression qui nous aura fait souvent hurler de rire dont le fil conducteur est l'éternelle insatisfaction des mères envers leurs filles, et des filles envers leur mère. Le tout, forcément en italien.

L'origine del Mondo se déroule en trois actes. Trois heures comme s'il fallait attribuer sa part à chaque génération. Au centre il y a Daria, à la fois mère et fille. Elle ne sort plus de chez elle et son intérieur est réduit à l'essentiel par la scénographie. Un grand panneau qui changera de couleur à chaque acte occupe tout le mur d'un fond avancé. Sur le plateau, à l'acte I "Femme mélancolique au frigo" : un frigo, à l'acte II " Certains dimanches en pyjama", une machine à laver et à l'acte III "le Silence de l'analyste" un bureau de psy puis un évier.

"Les gens se foutent de ta douleur". "Les gens parlent pour tenir compagnie à leurs oreilles"... Ces trois générations ne vont pas bien. La grand-mère retient le temps en dormant à horaires décalés. La petite fille semble avoir 5 ans ou 35, on ne sait pas. Quand à Daria, sa dépression nous amène à la schizophrénie. On ne sait pas si nous sommes dans son inconscient, à fantasmer d'improbables et ratées séances d'analyse ou si on doit chercher ici une chronologie.

Déjà présenté en 2014 à la Colline, le spectacle de Lucia Calamaro se place dans la droite ligne de la relation entretenue entre l'Italie et l'histoire de l'art. Ici, les références religieuses, picturales et littéraires sont nombreuses. Daria s'enferme dans ses lectures et quand elle s'éclaire à la lumière du frigo, la référence est, étonnamment, flamande, elle l'est aussi quand Daria, pendant que sa mère offrira une leçon de comédia del arte, range les blés comme dans un Vermeer. Les filles sont étouffées et figées, dans leurs vies, dans leurs reproductions de schémas. Le pire pour elles, c'est qu'elles se voient agir, elles savent ce qu'elles font et rien ne les arrête. La dépression est là, elle est dans les mots de Lucia Calamaro délicieusement drôle. Rire du pire est la seule chose à faire quand rien ne va.

Le seul problème de ce spectacle est que le cri fatigue sur la longueur. Toutes les trois parlent beaucoup, vite et fort et cela est bien normal. Mais la pièce peine à garder le rythme d'un tourbillon délirant.

Visuel : Futura Tiffaferrante

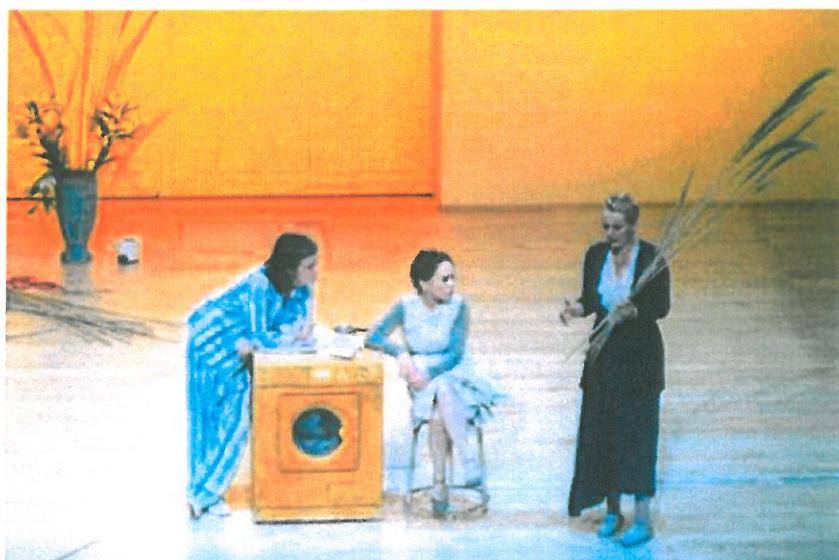
Un Fauteuil pour l'orchestre – 23 octobre 2015

Un Fauteuil pour l'Orchestre

« L'origine del mondo » de Lucia Calamaro. Théâtre National de la Colline

oct 23, 2015 |

article de [Camille Hazard](#)



© Alessandro

Carpentieri

Le texte de Lucia Calamaro résonne en poésie pure.

Sur un immense plateau aseptisé, les consciences prennent la parole en un flot ininterrompu ; les actions, les corps disparaissent, au profit de l'insondable et du silence.

« Cet intérieur est surtout un univers intérieur humain, si fouillé, négligé et déformé qu'il ne parvient à exister encore qu'à travers la réinvention de son récit. »

L.C

À travers trois générations de femmes d'une même famille, Lucia Calamaro fouille les rapports conflictuels et sonde tous les rôles impartis dès la naissance : fille – mère – mère de la mère...

Le quotidien de ces personnages, fait de doutes, de douleur, de peurs, de reproches, n'est qu'en fait un minuscule maillon venant s'ajouter à quelque chose qui nous dépasse ; l'Origine du monde, les milliers de générations qui nous ont précédés et qui ont tous joués les mêmes rôles de filles et de mères. En trois tableaux, on suit l'évolution des rapports et des âges.

La mère dépressive n'agit plus, elle n'est que paroles abstraites, silence destructeur... la petite fille grandit, prend sa place dans le monde tout en essayant de comprendre cette filiation ; elle recrée avec sa mère un petit théâtre en prenant la figure de la psychologue. Puis la mère de la mère intervient ; femme énergique, pragmatique, concrète, qui accable sa fille de reproches...

Le récit tient la première place dans ce spectacle, c'est à travers lui que les personnages cherchent à cerner leur propre vie, leurs lambeaux de vie dé cousue. À travers les mots de ces femmes, ce sont les récits de la Féminité et celui de la Mère nourricière, qui nous sont racontés. La faute originelle, la femme-pêché, l'image inébranlable dans la religion catholique de la Mère Marie au service de tous les autres... Les comportements de ces trois femmes forment un cycle perpétuel tragique : elles évoluent toutes selon les âges, vers un schéma préétabli. La fille troquera son corps de fille pour celui de mère puis de mère de la mère, mère de la mère de la mère... Comme chez Pasolini ou Wajdi Mouawad, le présent des personnages est victime d'une tragédie qui se joue depuis la nuit des temps.

« Nous ne sommes pas unique, nous naissons dans un drame qui dure depuis la nuit des temps »

Lucia Calamaro prend son temps pour délier chaque pensée qu'elle étire le plus profondément possible. La mise en scène minimaliste ne repose que sur la présence d'une machine, à chaque tableau : un frigo, un lave-linge, une cuisinière... accessoires de la divine trinité moderne pour les femmes...

Si le plateau est constamment nu avec « même pas un mur pour se cogner dedans », la lumière elle, joue un rôle primordial ; elle souligne, incruste, révèle, magnifie ce texte dense et poétique. Ces femmes prennent la forme de figures picturales ; face à ce tableau, la metteuse en scène nous guide à travers les courbes, les couleurs, les regards et surtout le silence survolté des visages, exprimés dans les toiles de maîtres...

Daria De Florian, Federica Santoro, Daniela Piperno, magnifiques comédiennes qui, à la fois transfigurent le quotidien et en même temps, donne sens et chair aux envolées plus littéraires et plus abstraites.

Lucia Calamaro fait une percée dans notre douleur et réveille les origines qui tambourinent dans notre poitrine. ; l'insondable et l'inexprimable se révèlent à nous...

I/O – 29 octobre 2015

L'ORIGINE DEL MONDO

di Maria Defiorio, trad. e cura di Lucia Calamardo, con la collaborazione di Paolo

MISE EN SCÈNE DE LUCIA CALAMARDO
THÉÂTRE

« Daria est entre deux âges et entre deux femmes : sa mère et sa fille, laquelle est doublée d'une psychanalyste finalement aussi possessive que les deux autres. »

INTÉRIEURS

— par Marie Sorbier —

Au-delà du célébrissime tableau manifeste de Gustave Courbet, l'origine du monde semble être tendance ces temps-ci. Deux pièces à l'affiche sont ainsi nommées, deux visions fondamentalement différentes mais pourtant étrangement parentes. L'air du temps, instable et dangereux, pousse-t-il nos inconscients à revisiter notre lien avec la mère ? Tandis qu'au théâtre du Rond-Point la maternité se veut décomplexée et traitée avec une fraîcheur salutaire à la Coline on s'interroge, on s'introspecte, on fouille dans les recoins de nos âmes, on crée du lien pour tenter de comprendre ou tout du moins de s'apaiser. Lucia Calamardo s'empare et mise en scène et offre le plaisir de revoir Daria Defiorio (clairement la reine de ce Festival d'automne, voir I/O numéro 7) en mère et fille obsessionnelle. « Il existe des recoins desquels on ne peut plus sortir parce qu'ils sont une étrange prison de paix, de repos, d'y être sans y être, des angles arrondis [...] Des angles gentils (ici vit Daria, dans son coin) ». Tout ici est histoire d'intérieur ; la maison bien sûr, de laquelle il est difficile de s'extraire et que la scénographie assimile à une nature morte, terriblement banale mais chargée de sens. Le foyer devient alors la métaphore du moi, omniprésent, qui s'exprime en élocubrations continues, sans jamais parvenir à échanger avec l'autre mais en sondant le quotidien dans l'espoir mort-né d'y trouver des réponses. Du contenu du frigo aux tâches ménagères, tout est prétexte à cette philosophie épique du quotidien qui résonne comme une tentative de lutte permanente contre la dépression. Même si ces trois heures de « coarctée (qui font écho à celles du Prince dans « Perturbation », de Thomas Bernhard, mis en scène par Kristian Lupa dans cette même salle) de mandant au public une attention difficile à tenir sur la longueur, ces portraits de mères en filles, sublimés par les trois actrices, mettent en lumière que l'existence dépend souvent de la réinvention par le récit que l'on en fait.

L'ENSEMBLE ET L'AUJOURD'HUI

— par Jean-Christophe Brianchon —

Les Italiens sont dragueurs, beaux parleurs, s'expriment avec les mains, etc. Autant de clichés réducteurs qui parfois font oublier à certains la subtilité de cette culture, berceau de la Renaissance et terre natale de l'amant platonique de notre rédactrice en chef, Romeo Castellucci. Pourtant, il reste un cliché visant la culture italienne qui n'est pas toujours faux et que cette pièce illustre avec justesse : elle sait produire des artistes qui s'emparent de l'absurdité de nos quotidiens pour représenter avec humour nos douleurs. Roberto Benigni, Dino Risì, Ettore Scola, Emma Dante... J'arrête ou je continue ? Je continue, puisqu'à cette liste peut s'ajouter le nom de la dramaturge Lucia Calamardo, qui dépeint ici la relativité et l'égoïsme des changements de son personnage pour mieux démontrer la réalité de sa solitude ressentie. Au rythme d'une gymnastique rhétorique à la fois complexe sur la forme et simpliste sur le fond, le spectateur se trouve embarqué au milieu des errances ontologiques d'une femme et des efforts de sa mère pour l'en extraire, oscillant ainsi entre le rire des situations et la souffrance de l'introspection. La souffrance, car oui, il est certain qu'une part de nous ressort des mots de l'auteur, lesquels résonnent avec la violence des choses vraies quand elles sont dites. Et la réalité n'est autre qu'ici, la plupart de nos chagrins à tous sont cette « étrange prison de paix » dans laquelle nous nous enfermons mais qui n'a aucune raison d'être objective. De la communauté de ressenti qui se crée alors dans la salle, l'auteur fait à la fois son ressort humoristique et notre premier remède : non, nous ne sommes pas seuls ! Au bout des trois heures, comme cette fille à qui la mère demande « Tu as peur, quelque chose te fait peur ? », en semble, nous pouvons répondre « Non, plus maintenant ». Et « maintenant », ce mot si simple sera le second remède de l'apothicaire Calamardo : celui de la guérison par le présent. Le présent de la pièce, celui de la représentation et de nos vies.